

LE JEU DE BOURSE ET LE MARCHAND

"Le Prix Courant" s'est maintes fois prononcé sur le jeu de bourse. Un de nos abonnés, toutefois, nous écrit pour nous demander s'il serait prudent pour lui de jouer sur le coton et nous avoue en même temps être étranger aux questions de Bourse.

On se doute, pour peu qu'on ait suivi notre revue hebdomadaire de la finance, quelle a été notre réponse.

Nous ne pouvons pas comprendre qu'un marchand, qu'un cultivateur ou toute autre personne ayant peiné pendant des années d'un dur labeur pour amasser péniblement quelques centaines ou quelques milliers de piastres, ait, même un instant, l'idée de jouer ces économies soit sur le coton, le blé, le maïs ou toute autre commodité, soit sur des valeurs mobilières.

Nous savons que le désir de s'enrichir vite et sans peine hante l'esprit d'une foule de gens, c'est un faible bien humain. Mais il nous semble qu'avec un peu de réflexion ce n'est pas vers la bourse que l'homme avide de la fortune devrait tourner ses regards pour l'acquiescer.

La folie du jeu, du jeu qu'il ne faut pas confondre avec la spéculation, s'est, comme nous l'avons déjà dit et en connaissance de cause, répandue dans les campagnes et si ceux qui ont quelque velléité de risquer leurs biens à la bourse, veulent se donner la peine de regarder autour d'eux ils reconnaîtront certainement quelque victime du jeu de bourse.

Pour un qui réussit, on compte des milliers d'individus qui ont été complètement ruinés par le jeu ou la spéculation.

Le marchand qui a des économies a bien mieux à faire que de jouer, c'est-à-dire de risquer son argent, l'avenir de sa femme et de ses enfants et peut-être aussi l'argent qu'il doit à ses fournisseurs.

Qu'il mette son argent dans son propre commerce en donnant plus d'extension à ses affaires, si sa localité peut lui permettre d'espérer d'étendre sa clientèle ou s'il pense qu'une nouvelle ligne, un nouveau département de marchandises lui donnerait une augmentation de profits.

Dans le cas contraire, qu'il prenne une police d'assurance sur la vie; ou s'il est déjà assuré, qu'il augmente le montant de son assurance. Qu'il prenne le mode d'assurance qui convienne le mieux à son âge, à sa situation, etc... Qu'il protège, en un mot, sa famille quand il ne sera plus et qu'il protège aussi ses vieux jours à lui-même.

S'il n'est pas assurable, si sa santé ne lui permet pas de prendre une police d'assurance, qu'il place ses économies

sur des actions de banques, de chemins de fer, de compagnies industrielles ou sur des débetures qui lui rapporteront dans les environs de 5 p. c. du capital qu'il aura ainsi placé. Qu'il achète ferme, qu'il prenne possession des titres, nous ne lui conseillons pas de spéculer.

Plutôt que de jouer ou même de spéculer nous conseillerons encore à notre marchand de placer son argent en dépôt dans une banque solide au modique intérêt de 3 p. c.

L'argent est trop facile à amasser pour le jouer sur un coup de bourse. Après les cracks récents tout le monde devrait savoir que la ruine fond comme un coup de foudre sur les habitués de la bourse et que les manipulateurs eux-mêmes ne sont pas toujours sûrs de la réussite de leurs coups, si habilement préparés qu'ils leur paraissent.

LES ATOCAS

Aujourd'hui la culture des atocas a pris de telles proportions qu'elle est maintenant, dit le "New England Grocer," une des industries reconnues non seulement du Massachusetts, mais aussi du New Jersey et du Wisconsin, et, dans une proportion plus petite, du Connecticut, de Rhode Island, de Long Island et du Michigan.

Le Massachusetts est l'état principal pour la culture des atocas, bien que l'état de New Jersey le suive de plus près chaque année; l'année dernière, grâce surtout à la température favorable, la production totale de cet Etat a dépassé celle du Massachusetts.

Le Wisconsin se développe rapidement et devient un rival formidable; la superficie de ses marais augmente sensiblement chaque année. Cependant le Massachusetts produit les meilleurs atocas. Les baies du cap Cod occupent sans contredit la première place sur le marché. Elles sont facilement reconnaissables à leur apparence et à leur arôme; elles se tiennent mieux et commandent des prix plus fantastiques que toute autre espèce.

C'est au cap Cod, que les atocas furent découverts, croissant dans le sable le long du rivage de la mer. C'est encore là que les premiers moyens de culture furent employés en Amérique, et c'est là aussi que l'on trouve la plus grande étendue de terres consacrées à cette culture aux Etats-Unis.

Les comtés de Plymouth et Barnstable forment les principaux districts de culture, et c'est dans les territoires de Carver, Plymouth, Wareham et Duxbury que le fruit croît le plus abondamment.

Grâce à l'application de méthodes scientifiques et perfectionnées, le rendement primitif de \$15 à \$30 par acre s'est élevé à une moyenne de \$300 à \$400. On considère qu'une production de 80 à 100 barils par acre est une bonne récolte. Il est

vrai qu'il arrive souvent qu'un acre produise 160 barils ou même davantage; mais c'est là un coup d'œil à un hasard heureux et qui se présente rarement.

Le rendement annuel pour le district du Cap, pendant les cinq dernières années, s'est tenu bien près de 200,000 barils, représentant une valeur approximative de \$1,000,000. Ces chiffres sont très au-dessous de la moyenne; car on considère qu'une récolte de 300,000 barils, ou environ, est celle d'une bonne année normale.

La récolte des atocas est la partie la plus intéressante et la plus pittoresque de toute cette industrie. C'est alors que les ouvriers entrent en scène, et le groupement de ceux-ci sur un tapis vert animé, avec, comme fond de paysage, les bois épais et le bleu ciel d'octobre, donne aux marais un charme subtil que l'on aime plus tard à se rappeler, quand on a été une fois témoin de cette scène.

Autrefois on considérait la récolte des atocas comme une partie de plaisir. Il n'y avait pas alors d'aide étrangère à réquisitionner; aussi les voisins se réunissaient en masse et avaient coutume de profiter de l'occasion pour s'en donner à cœur joie. Peu à peu, avec la croissance de l'industrie, le nombre des cueilleurs indigènes diminua ou ne fut plus suffisant pour ce travail, et on fut obligé d'avoir recours à des Suèdes, des Finlandais, des Italiens, des Portugais et des Français, à tel point qu'aujourd'hui 80 pour cent du nombre total des ouvriers d'un marais sont d'origine étrangère.

La cueillette commence toujours tard dans le mois d'août, et elle se continue, avec de courtes interruptions, jusqu'en octobre. Les premières baies, relativement délicates à conserver, sont cueillies à la hâte, passées au crible, très souvent sur le terrain même, puis expédiées immédiatement au marché. Les variétés tardives, celles qui contribuent tellement aux plaisirs du jour d'actions de grâce et de Noël, sont d'une constitution plus forte et acquièrent une plus grande maturité après la cueillette. La récolte des baies de cette espèce est reculée jusqu'au mois d'octobre, si possible; celles-ci sont alors empaquetées dans des caisses à claire-voie, à mesure qu'on les cueille, et on les garde pour les expédier tard en automne.

Quand tout est prêt pour la cueillette, on place à travers le marais un plancher, de chaque côté duquel des lignes de division sont tracées à des intervalles de cinq pieds. Chaque division ainsi formée est confiée à deux cueilleurs, qui y travaillent jusqu'à ce que les plantes soient dépouillées de leurs fruits.

Il fut un temps où la cueillette se faisait entièrement à la main.

Il y a environ dix ans, un homme de génie de Sagamore inventa, pour cueillir